

Jean-Yves Masson

## TERRITOIRE DE BABEL

### Aphorismes

Ce n'est pas tant la traduction qui *comprend* le texte, que le texte qui la comprend, qui comprend toutes ses traductions.

Le mauvais traducteur *explique* précisément parce qu'il n'a pas *compris*.

Qui tra-duit sé-duit. Qui tourne détourne. Point de traduction sans désir.

Il a beau s'ingénier à mériter le *crédit* qu'on ne lui accorde que parce qu'on le lui refuse aussi un peu, le traducteur a toujours plus ou moins l'air d'un faussaire. Mais c'est un faussaire qui signe.

La traduction est ce point de contact rigoureusement impossible et pourtant toujours rêvé entre la *lecture* et l'*écriture*, où l'une et l'autre coexisteraient parfaitement dans un seul et même geste, infiniment personnel à celui qui l'accomplit et infiniment dévoué à ce qu'il accomplit.

### Pour l'édition bilingue

Parce qu'elle est forcément hantée par le concept de fidélité et par le spectre de la trahison, parce qu'elle doit à tout moment être « justifiée » et que les erreurs s'y nomment des « fautes », la traduction n'échappe pas, au cours de son histoire, au règne de la morale. Les difficultés de celle-ci se lisent donc, comme en miroir, dans l'acte lui-même miroitant de la traduction. D'une certaine manière, il faut en prendre acte : on dira toujours d'une traduction qu'elle est « bonne » avant de dire qu'elle est « belle », car c'est le texte qui est beau ou non, ou autre chose. Par essence, le traducteur travaille pour ceux qui ne *peuvent* pas lire le texte original. Pas seulement pour eux, mais d'abord pour eux. Et il ne saurait qu'être l'objet de leur soupçon. Mais cette confiance *limitée* qu'on accorde au traducteur, ce soupçon qui accompagne la lecture, fait partie de l'essence même de la lecture des traductions. Le « bon » traducteur serait celui qui respecterait l'altérité du texte, qui ne se l'assimilerait que pour s'anéantir en lui. Tel est du moins le préjugé auquel tout traducteur se trouve confronté.

C'est pourquoi il faudrait faire le lien de façon précise, dans l'histoire, entre le moment où une certaine morale classique occupée du souci des normes de bonne conduite commence à se fissurer, et l'apparition d'une idée de la traduction comme résultat de la rencontre de deux personnalités. Que si cette idée ne se vérifiait pas exactement dans le temps, on pourrait au moins en tirer l'idée que les concepts issus de la réflexion éthique peuvent s'appliquer à la traduction précisément grâce à une méditation sur la notion de *respect*. Si la traduction *respecte* l'original, elle peut et *doit* même dialoguer avec lui, lui faire face, et lui tenir tête.

La dimension du respect ne comprend pas l'anéantissement de celui qui respecte dans son propre respect. Le texte traduit est d'abord une offrande faite au texte original. Voilà ce que matérialise, parmi bien d'autres aspirations, la pratique salutaire, en poésie, de l'édition bilingue. Il ne s'agit pas tant de permettre au lecteur de « vérifier » l'original au cas où il sache un peu, ou très bien, la langue d'où le texte est traduit. Il s'agit simplement de mettre deux textes *en regard*, côte à côte, *respectivement* sur la page de droite et sur celle de gauche, pour manifester cette dimension éthique de la traduction. On matérialise ainsi, en rendant le contrôle *possible*, même s'il n'est pas effectif chez la plupart des lecteurs, la fin du soupçon qui entachait la traduction, ou tout au moins sa limitation définitive, sa réduction à un effet de lecture et non plus à une défiance radicale. La traduction « respecte » l'original en ce qu'elle accepte de le regarder « en face » et assume comme positifs, et non plus comme des manques (des manquements) ses *nécessaires* déplacements par rapport à celui-ci. Le texte original, en *vis-à-vis*, devient précisément comme un *visage* contemplé, dans son altérité irréductible. La dimension éthique triomphe de la morale médiocre des grammaires.

Le traducteur est-il jamais *heureux*? Il y a près de Saint-Jérôme, ne l'oublions pas, un lion qui veille et qu'une écharde dans la chair a blessé. Le traducteur n'est pas heureux parce qu'il œuvre dans le perfectible. Ce lion qui veille est son orgueil blessé. Mais après tout, n'est-ce pas aussi bien Jérôme qui a soigné le lion, qui l'a trouvé blessé et l'a délivré de sa souffrance? Le lion est aussi bien l'emblème de la parole à traduire, elle-même blessée de ne s'être incarnée qu'en une seule langue, et qui vient habiter la maison du traducteur parce qu'elle est le lieu de son désir, et veut la gloire d'oublier, sinon sa blessure, du moins sa souffrance, en s'élançant un peu, par les mystères de la traduction, vers l'unité perdue.

Qu'est-ce qui, au juste, est défendu aux hommes dans Babel? Quel usage du langage symbolise la Tour, et de quel ordre en est l'orgueil quand il s'agit de la parole, pour avoir mérité le châtement de la dispersion des langues? Ce qui est défendu dans Babel, peut-être, c'est la dimension de la *verticalité*. Babel, qui est Tour, pointe vers un Midi qui lui est défendu comme vers une adéquation parfaite de la parole avec elle-même, sans ombre portée. Ce que Dieu punit dans Babel, c'est peut-être un usage du langage qui cesse d'être transitif pour ne signifier que lui-même et sa propre clôture sur soi. En édifiant Babel, les hommes cessent de vouloir communiquer entre eux pour vouloir communiquer avec un absolu qui les dépasse, avec le verbe divin qu'ils veulent singer et qui seul n'a point d'ombre, coïncide exactement avec lui-même et avec son propre vouloir. Au poète que hante cette pensée de la langue préadamique, Mallarmé par exemple, il reste cette heure de minuit, où, s'installant *dans* l'ombre, le poète retrouve, par la clôture du poème sur lui-même, fût-ce à l'intérieur d'une seule langue, un écho du mot total de Babel, frappé aussitôt d'interdit, et de stérilité.

Il reste que Babel ne fait signe que vers soi-même. Babel, la verticalité sans ombre, comme toutes les tours, est prison ou refuge, et non chemin tracé. La punition de Dieu, en séparant les langues, réapprend aux hommes la nécessité du

chemin. Il se pourrait bien qu'il faille à la parole de poésie, pour tracer un chemin, une *ombre*, et une horizontalité. Il y a là du rêve pour plusieurs générations de poètes : pour réapprendre une parole oblique, pareille à celle des oracles d'Apollon, le dieu oblique, *loxias*. Non pas peut-être pour jouer aux oracles. Mais pour redescendre du volcan où Empédocle vient de se jeter – et, n'en doutons pas, de s'accomplir – pour oublier la Tour, toutes les tours, de pierre ou d'ivoire, et, s'allongeant sous l'arbre de Virgile, entendre parler l'ombre, après Midi.

Ce n'est pas le traducteur, c'est la traduction qui doit être *heureuse*.

---

Source : *Corps écrit*, n° 36, « Babel ou la diversité des langues », Paris, PUF, décembre 1990, p. 157-160.